Publication de la 

société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . .	10 c.	**Pour la province et l'étranger :**	
Pour Paris :			
Trois mois.	1 fr. 25	Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	2 50	Six mois.	5
Un an.	5 »	Un an.	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 13. — 31 Mars 1850.

La fête de Pâques chez les Slaves.

LA SEMAINE SAINTE MOSCOVITE ET LA SEMAINE SAINTE ROMAINE COMPARÉES.

Christos voskres! tel est le mot que toute langue slave prononce aujourd'hui à son réveil. Ce grand mot, *résurrection du Christ,* germe de tous les principes civilisateurs de l'avenir, comme du passé, but de ralliement de tous les hommes de progrès, ce mot a conservé encore chez les Slaves une signification de nationalité qu'il n'a plus chez les vieilles nations civilisées. La fête de Pâques est en quelque sorte la fête des Slaves. Latins ou orientaux, tous la célèbrent avec un enthousiasme dont le reste de l'Europe n'a pas l'idée. Pour le Slave, toutes les splendeurs de la terre et de la vie se résument dans ce jour de la résurrection du Verbe divin, de sa fiancée l'âme humaine, de la nature et du vieux monde, qui est censé sortir enfin rajeuni avec son Verbe, du tombeau de l'antique hiver et des antiques abus.

C'est surtout à Moscou que Pâques et la semaine sainte offrent un caractère idéal et vraiment poétique. Des plus lointaines provinces de la Moscovie, les paysans affluent pour cette semaine à Moscou, avides d'aller déposer leurs offrandes votives aux pieds de la Madone immaculée du Kremle. Les familles y arrivent par caravanes de chariots, comme les musulmans à la Kaaba. Sous ce rapport, Moscou et Rome offrent à la fois des antithèses et des analogies étonnantes, qu'il n'est pas sans intérêt de constater.

Dans les deux villes rivales la grande semaine du christianisme s'ouvre par le dimanche des Palmes. Quiconque a vu une fois cette fête aux bords du Tibre, ne peut plus jamais l'oublier. C'est quelque chose de si frais, de si reposant pour l'âme fatiguée des déceptions du monde, que la vue de ces longues processions romaines, de cette lente marche des prêtres et des moines en cheveux blancs, à travers l'éternelle et silencieuse cité, de ces pèlerins, en costume du moyen-âge, avec leurs longs bourdons, le sein couvert de médailles de toutes les madones, dont ils ont chemin faisant visité les sanctuaires; de ces files de vierges aux longs voiles de gaze, foulant tant de ruines qu'elles ignorent, et portant naïves leurs palmes de triomphe, avant d'avoir combattu. Tout cela calme les passions, et dit à l'homme las d'espérer : attends encore ; un meilleur monde viendra ! Le doux bruit de tant de prières berce et assoupit ; et comme un gladiateur fatigué de sa lutte, le voyageur, oubliant l'avenir, laisse endormir son âme au sein de Dieu et du passé. A Moscou, le même caractère d'immobilité sociale se trouve sous d'autres couleurs, seulement avec moins de majesté et presque avec quelque chose d'enfantin. Là, les rameaux ne sont pas de simples branches vertes : ce sont de petits arbres entiers, enlacés de rubans, couverts de fleurs artificielles, de fruits et d'anges en cire, disposés hiérarchiquement, comme toute chose en Russie. Les grands signes de croix répétés sans repos, et ces têtes, qui continuellement s'abaissent et se relèvent, au bruit de l'éternel *pomiloui*, donnant à la foule l'apparence d'une assemblée d'automates en marche.

Mais à Moscou, comme à Rome, ces cérémonies sont également délaissées par les grands, et par toutes les classes de la société qui prétendent être au-dessus du vulgaire. A l'exemple de leur empereur et de sa cour, les kniazes russes se tiennent loin de ces fêtes : ils se contentent d'y envoyer leurs voitures et leurs gens. Il n'en était pas ainsi au temps où la Russie luttait contre l'Asie musulmane. Alors, la semaine sainte, à Moscou, manifestait de mille manières la supériorité de la crosse sur le sceptre. « Le grand duc, écrit au XVIe siècle le voyageur en Moscovie Olearius, le grand duc, après avoir assisté au service de l'église Notre-Dame (l'Ouspenski), sortit du château en bon ordre avec le patriarche. Un très-grand chariot marchait, traînant un arbre auquel pendaient quantité de pommes, de figues et de raisins, et sur lequel étaient assis quatre garçons avec des surplis, chantant l'*Hosanna.* Il était suivi de plusieurs prêtres revêtus de chasubles, portant des bannières, des croix et des images sur de longues perches, les uns chantant, les autres encensant le peuple. Ensuite marchaient les principaux gostes ou marchands, et après eux les diacres, commis, secrétaires, knèzes et boyards, tenant des palmes à la main, et précédant immédiatement le grand duc, très-richement vêtu, avec la couronne sur la tête, et mené sous les bras par deux conseillers d'état. Il tenait lui-même par la bride le cheval couvert de drap blanc, (et déguisé en âne),

que montait le patriarche, portant un bonnet de satin blanc, bordé de perles, et par dessus, une très-riche couronne. Il avait en main une croix de diamans, avec laquelle il bénissait le peuple, qui recevait cette bénédiction en faisant incessamment le signe de croix. Il était entouré des métropolites, des évêques et des prêtres, les uns ayant des livres, les autres des encensoirs. Il s'y trouvait près de 50 jeunes garçons, vêtus de rouge, qui ôtaient leurs casaques et les étendaient dans le chemin. »

Plus tard, en 1662, le baron de Mayerberg, ambassadeur de l'empereur Léopold, assiste de nouveau à cette cérémonie, et la décrit ainsi : « Le grand-duc Alexis alla du château dans l'église prochaine nommée Sainte-Croix-en-Jérusalem (ancien nom de saint Basile le Sauvage) ; il avait sa couronne de pierreries. Après lui marchaient quelques prélats ayant sur leurs têtes des bonnets de satin blanc brodés de perles (mitres rondes en forme de tiares)..... De là il se rend au Lobnoe-Mesto, où on lui ôte sa couronne, et il y écoute l'Évangile... La lecture achevée, le métropolite de Sarck, qui faisait l'office, à cause de l'absence du patriarche alors en exil, lui présenta la croix à baiser... , ensuite lui-même lui baisa la main. On lui remit la couronne sur la tête, pendant que le métropolite monta à la manière des femmes sur un cheval... dont le tsar prit la bride, et il le mena dans le château avec une lente gravité, en marchant sur du drap, dont on couvrait la route, pendant que les prêtres répétaient l'hosanna des juifs, et que les strélitz rangés en haie sur la place, révéraient humblement le mystère, en appliquant leurs fronts contre la terre. Les mêmes cérémonies se font ce jour-là par toute la Moskovie, où les évêques représentent le patriarche, et les vaivodes le grand-duc. » M. de Neuville, dans la relation de son voyage en 1698, s'étonne de la magnificence des vêtements sacerdotaux dans cette solennité. « Tout le clergé, dit-il, est en chapes brodées de perles. Chaque prêtre porte en main ou des livres ou des croix ; beaucoup ont des bâtons pastoraux... des reliquaires et de grands tableaux de la Vierge, garnis d'or, d'argent, de pierreries. D'autres portent de grandes croix carrées fort riches et si pesantes, que pour quelques-unes il faut quatre prêtres. Ensuite paraissent ceux qui portent les livres des Évangiles, sans contredit les plus magnifiques de l'Europe... Après les abbés et les métropolites, paraît tout le dernier, à quelque distance d'eux, le patriarche, ayant en tête son bonnet... fait, à l'exception des trois couronnes, à peu près comme la tiare du pape. »

Ainsi, vers la fin du dix-septième siècle, les souverains russes en étaient encore vis-à-vis de leur patriarche au point d'obéissance filiale où s'étaient trouvés vis-à-vis du pape les rois occidentaux du douzième siècle. Mais, en 1713, on ne voit plus le tsar à Pâques mener humblement par la bride le cheval blanc du patriarche, vicaire de Jésus, triomphateur et roi. L'autocratie était en voie de passer de la crosse à l'épée ; l'Eglise russe franchissait, elle aussi, son époque ultramontaine. Maintenant le Kremle est comme le Vatican, à la discrétion du pouvoir militaire. Aussi quelle différence ici et là entre les pompes pascales d'aujourd'hui et les pompes d'autrefois, quand le seuil de Saint-Pierre voyait devant lui de deux à trois cent mille pèlerins de toute nation, prosternés sous le balcon du Vatican, qui les enlaçait de ses deux gigantesques colonnades, ouvertes sur la ville, comme deux bras étendus pour embrasser le monde ! Ces temps-là sont passés pour Rome : et ils ne le sont pas moins pour Moscou. Il y a pourtant cette différence, qu'à Moscou le peuple entier afflue encore aux cérémonies de son église, tandis que le peuple romain attend pour y retourner une réforme de la hiérarchie.

Le jeudi saint surtout offre à Moscou des scènes vraiment saisissantes. Ce jour, un océan d'hommes couvre la vaste place du Kremle, où il écoute les prières et les chants qui sortent de l'Ouspenski sobor, interdit dans cette circonstance au vulgaire. Les prêtres et les nobles peuvent seuls en ce moment pénétrer dans l'intérieur du temple. Ici sans doute la plus grande église russe se montre bien mesquine, bien inhospitalière envers le peuple, si on la compare à Saint-Pierre du Vatican. Le peuple à Rome circule en pleine liberté dans les nefs intérieures. Autrefois il faisait plus : organisé en confréries qui toutes fonctionnaient plus ou moins autour du prêtre, le peuple entier se mêlait aux cérémonies saintes. Il était acteur essentiel dans ce divin drame qu'on appelle la liturgie. Rien de pareil n'exista jamais en Russie, ni en Orient. Le peuple y resta toujours à part, séquestré du sanctuaire par une infranchissable muraille. Il est vrai que depuis assez longtemps il y a parmi les cardinaux romains tendance au même système : comme le montre assez clairement l'aspect de Saint-Pierre durant la semaine sainte. Alors le sanctuaire, entouré de planches et de hauts gradins, en forme d'immense théâtre, est tout à fait invisible à la foule. La diplomatie hérétique, schismatique ou athée, et la belle société des deux sexes, anglaise, allemande, russe, sont seules admises sur ces tréteaux dorés de l'opulence, qui cachent complétement au peuple l'autel du Dieu des pauvres. Sous ce rapport, Rome n'a donc rien à reprocher à Moscou. Ici et là il y a une égale profanation des choses les plus saintes, un égal servilisme devant les riches et les puissants. Seulement, à Moscou, le peuple croit et prie en dépit des scandales : à Rome, au contraire, durant la semaine sainte, le peuple a pris déjà depuis longtemps le parti de se promener en causant et en riant dans le premier temple du monde, qui n'offre plus ces jours-là que l'aspect tumultueux d'un forum, pour ne pas dire d'un marché. Le seul sentiment qui y conduise est celui de la curiosité. Des troupes d'hommes y escaladent les confessionaux, qui gémissent sous leur poids ; ils gravissent les hauts piédestaux des colonnes, et jusque sur les épaules des statues, pour apercevoir au moins un peu, par-dessus les têtes des diplomates, le grand pontife du genre humain. La pâque moscovite est loin à la fois et de ces grandeurs et de ces profanations.

Le *Cortége de la Croix* (Krestnoï hod) descend des hauteurs du Kremle, et se dirige par la porte dite du *Salut*, vers la grande place de Moscou, ou la *Place-Rouge*. Une forêt de bannières, de cierges gigantesques et d'icones étincelantes de pierreries, portées par des centaines d'archimandrites aux chasubles d'or et d'argent, défile à travers le peuple, qui se prosterne et se relève incessamment. Le cortége se repose d'abord au merveilleux Sobor de Basile *le Sauvage*. De là il se rend au milieu du Kitaï-Gorod (de la ville marchande) à la riche tserkiev du Za-ikonospas, où se vénère la plus ancienne image du Sauveur qui ait été apportée sur la Moskva. C'est au pied de cette miraculeuse icone que le métropolite en personne célèbre la liturgie, tandis que le peuple, tenu en dehors, se masse aux abords du temple, au milieu d'un silence qu'interrompent seuls les pieux soupirs. Enfin le suaire noir, sur lequel est tissé en soie blanche le corps inanimé du Sauveur, se transporte pompeusement de l'église inférieure dans l'église supérieure, où commence l'office des morts. Il dure jusqu'au soir : ce n'est qu'aux approches de la nuit que la foule regagne ses foyers dans le plus profond recueillement. Le lendemain, deux heures avant l'aurore, les chants funèbres ont déjà recommencé dans l'église supérieure du Za-ikonospas. Les moines, psalmodiant sur un mode lugubre et mêlé de gémissements, rapportent à la lueur de mille bougies le cercueil du Sauveur dans l'église inférieure, et l'exposent un moment sur un haut baldaquin aux regards de la foule attendrie.

Ce jour-là le Moscovite ose à peine rompre son jeûne de toute la journée par un morceau de pain sec qu'il prend dans la soirée ; ce qui ne l'empêche pas de parcourir avec empressement les boutiques de friandises, d'épiceries et de liqueurs, pour recueillir les éléments dont se composera le lendemain son banquet de Pâques. Pendant ce temps, les femmes lavent leurs maisons, cirent les meubles, nettoient les vi-

tres, enlèvent des fenêtres et des seuils la neige ou la boue, pour y substituer de la mousse et des fleurs, apprêtent aux enfants et aux hommes leurs plus beaux habits, et mettent autant que possible tout à neuf pour le jour de la résurrection. La nuit s'écoule ainsi. Au milieu de cette vigile solennelle, c'est le grand bourdon de la tour du Kremle, dite l'*Ivan Veliki*, qui donne aux milliers de cloches de la ville le signal attendu. Il est minuit. Les mille lanternes allumées au haut des coupoles aériennes du Kremle, à la façon de celles que les musulmans allument la nuit du grand Bairam sur la pointe de leurs minarets, éclairent Moscou comme un grand incendie. L'atmosphère, morne l'instant d'avant, est soudain agitée par une tempête de sons. Aux carillons joyeux qui partent de tous les clochers, se mêlent les cris des *izvostchiks* et le bruit des voitures qui, conduisant la bourgeoisie moscovite aux tserkievs, se croisent en tout sens à travers la nuit devenue lumineuse.

Des lustres immenses, suspendus à la grecque dans l'intérieur des coupoles, inondent de clartés les recoins les plus obscurs des temples. Il n'est pas de si modeste icone qui ne soit entourée de bougies; et devant les images *miraculeuses* brûlent d'énormes cierges, au-dessous desquels les pauvres viennent placer à la file leurs petites chandelles votives et réciter, pendant qu'elles brûlent, leur éternel *pomiloui*, avec la mimique la plus animée, pour que le saint, qui regarde par les yeux de l'image, puisse mieux voir au fond de leur âme. De leur côté, les moines à longue barbe, au long voile noir jeté sur leurs yeux, comme pour les prêtres de l'antiquité, remplissent les ambons du chœur, tandis que les diacres vont et viennent sans cesse des nefs au sanctuaire voilé, gesticulant en cadence, pour rehausser le chant de leurs psaumes slavons à l'aide d'une mimique traditionnelle. Leurs pas rapides, leurs gestes, les nuages d'encens qui les entourent, les éclairs qui jaillissent de leurs dalmatiques ruisselantes d'or et de perles, tout contribue à plonger les fidèles dans une sorte de ravissement. Enfin les divers Évangiles ayant été lus, et au moment où dans le ciel l'aube commence à poindre, les portes du *Saint des Saints*, dites en russe les *Portes tsariennes*, s'ouvrent. Le chef des prêtres s'élance en dehors, tenant trois flambeaux dans le chandelier à trois branches : il tourne successivement vers les quatre points cardinaux ce chandelier d'or aux flammes ondoyantes, avec lequel il trace dans les airs une croix de feu, bénissant le peuple prosterné, au nom de la sainte Trinité, et s'écriant d'une voix tonnante : *Christos voskres !* Christ est ressuscité !

Tout le clergé, après son chef, répète ce cri ; le peuple à son tour en fait retentir les voûtes; toutes les cloches sonnent, le canon des citadelles gronde, et l'archiprêtre, brillant comme un astre, parcourt, suivi de ses popes, toutes les parties de l'église, image du monde, en répétant à chaque pas : *Christos voskres*. Quand toutes les nefs ont été parcourues, le clergé forme un cercle devant l'autel de l'agneau; on baise la croix; puis, se relevant, tous s'entre-donnent le baiser de frères. Le peuple entier les imite : riches et pauvres, jeunes et vieux, connus et inconnus, amis et ennemis, tous se serrent dans les bras les uns des autres, et se donnent avec empressement l'accolade des primitives agapes. Toutes les antipathies s'éteignent, toutes les fautes se pardonnent, et tous les cœurs slaves, réunis dans le Christ, ne font plus qu'un seul cœur, au moins pour un moment!

Si maintenant l'on voulait comparer les fêtes pascales de Rome avec celles de Moscou, on les trouverait sans doute bien plus grandioses, bien supérieures au point de vue plastique : cependant les unes et les autres ont les plus parfaites analogies. Voyez les illuminations du Vatican : elles expriment à la façon latine tous les sentiments que les illuminations du Kremle s'efforcent de reproduire à la manière gréco-slave. Le génie monumental de Rome a organisé des spectacles d'une grandeur inimitable. Sur la basilique même de Saint-Pierre, autour de la grande coupole, il a créé tout un village, dit des *San-Pietrini*, singuliers hommes qui naissent, vivent et meurent sur la basilique, attachés au dôme de Michel-Ange comme des matelots à leur navire. A un signal donné, on voit ces cinq ou six cents porte-lampes, au moyen de cordes invisibles d'en bas, voltiger comme des oiseaux lumineux, monter, descendre, remonter dans toutes les directions, porter leurs lanternes d'une tour à l'autre, et atteindre enfin la plus haute croix du dôme géant, que six mille lampions transforment tout à coup en un temple de feu. Rien au monde ne saurait se comparer, pour la féerie du coup d'œil, à ces formes aériennes, qu'on dirait supportées par des anges, au-dessus du globe terrestre plongé dans les ténèbres.

Auprès d'un tel spectacle, il n'y a à placer qu'une seule chose : c'est la musique de la chapelle Sixtine. Les chœurs de cette chapelle, exécutant les sublimes lamentations de Palestrina, appartiennent à tout ce que l'art terrestre peut concevoir de plus divin. Ecoutez par exemple le *Miserere* d'Allegri : n'est-ce pas une épopée complète? Chacun de ses versets se chante alternativement sur un ton différend : c'est d'abord un récitatif, murmuré sourdement, ce sont des notes dures comme la sentence des condamnés ; puis viennent les gémissements du cœur contrit, criant du fond des abîmes. Les morts, s'ils sortaient la nuit de leurs cercueils, pour venir conjurer, sous la voûte des cathédrales, le Verbe par qui ils ressusciteront, ne murmureraient pas d'une manière plus plaintive les psaumes de la pénitence. Enfin, cette symphonie lugubre fait place à des notes suaves et délicieuses qui tout à coup descendent des hautes et invisibles tribunes, comme la voix de l'ange de pardon. Peu à peu le chant devient triomphal; il plane et monte à des hauteurs vertigineuses : on dirait l'ascension des âmes pardonnées dans le ciel.

Mais, bien plus impressionnante encore que toutes ces jouissances des sens, est la bénédiction donnée par le pape, du haut du Vatican, à la ville et au monde. Reportons-nous dans un passé encore peu éloigné de nous, pour peindre cette cérémonie, non pas telle qu'elle est cette année, outelle qu'elle menace de devenir, mais telle que l'avait faite la foi de nos ancêtres. — Des milliers de fidèles de toutes les nations et de toutes les langues de l'univers, se pressent devant Saint-Pierre, attendant ce grand moment. Enfin, s'avance le palanquin pontifical, porté par douze hommes, en robe rouge ; des deux côtés du fauteuil se balancent les deux larges éventails de plume de paon, enchassés de pierreries, qui l'enveloppent comme deux ailes, et dont l'usage remonte aux premiers siècles, où ils servaient à écarter les insectes du vin et des mets exposés sur la table sacrée des agapes. La tête blanchie du vicaire de Dieu paraît : aussitôt tout fait silence dans Rome, et pour ainsi dire dans la nature entière; les oiseaux même, sous les nuages, paraissent se taire, et les hirondelles de Saint-Pierre s'arrêter au sommet de leurs spirales. Le sacré collége murmure lentement, du haut du balcon, un *oremus* pour la réunion de l'humanité à son Dieu. Alors, le vieillard, qui represente tous les siècles, se lève; il s'incline sur la foule, et la bénédiction *Urbi et Orbi*, tombe comme des cieux sur la terre prosternée.

Voilà de ces scènes que jamais Moscou, ni l'*orthodoxie* russe ne pourra reproduire, quant même elle deviendrait militairement maîtresse de la chrétienté. Ce sont là des grandeurs qu'aucune nationalité n'accaparera jamais. Assez pour l'église russe de rivaliser avec Rome, en fait de luxe et de cérémonies extérieures; assez pour elle d'opposer les mille coupoles dorées de sa ville sainte, au grand dôme du Vatican, et de lui faire antagonisme sur tous les points de la liturgie. Il peut, il doit y avoir liturgiquement deux chrétientés : mais il n'y a qu'un catholicisme.

Nous venons d'esquisser les cérémonies slaves de la semaine sainte, en les comparant à celles de Rome, durant la même semaine. Telles elles sont à Moscou, telles le voyageur les retrouve, sans aucune modification chez tous les Slaves d'Orient. Ces peuples encore enfants attachent sans doute

beaucoup trop d'importance aux formes extérieures du culte. Chez eux le corps prie plus que l'âme, emprisonnée dans les sens. Ils ont dans leurs rites beaucoup de prières labiales, d'effets de théâtre et d'illuminations devant les icones, dont quelques-unes deviennent presque des idoles. Mais voyez comme leur foi est ardente! comme le moujik s'abandonne d'effusion à ces pratiques, quelque voisines qu'elles soient du polythéisme. Voyez comme il aspire au miracle!

Longtemps figurée par Janus, l'humanité a, comme lui, deux visages, l'un qui regarde le passé, l'autre qui cherche l'avenir. Ces deux faces de l'éternelle sagesse représentent dans l'ordre moral, ce que sont dans l'univers physique l'aurore souriante, empourprée de mille couleurs, et le soleil dans son plein midi, brillant sans voile de toute sa majesté. L'église orientale, que ses malheurs ont retenue près de son berceau, sans lui permettre un long développement, est pleine de cérémonies gracieuses, d'allégories et de mythes attachés au dogme, comme des guirlandes printannières à un obélisque de granit. La poésie seule a travaillé à l'embellir; quant à ses formules scientifiques, depuis mille ans elles restent immobiles. Il n'en est pas de même pour l'église latine. Plus rationnelle et plus logique, elle n'a pas reculé devant l'examen : et elle a élevé les formules primitives à une clarté, à une hauteur métaphysique, incompréhensible pour sa rivale d'Orient.

Pourquoi voudrait-on faire cesser cet état de choses? N'y aura-t-il pas toujours dans l'église des peuples jeunes et de vieux peuples, des sociétés à imagination et des sociétés rationelles? Le christianisme n'est-il pas fait pour tous les degrés possible du développement humain? Sans doute l'église gréco-slave languit dans un triste esclavage; mais on lui a reproché des choses qui n'auraient jamais dû lui être imputées à tort, comme d'avoir ses rites à part. Autrefois chaque église avait ses coutumes, ses légendes et ses fêtes, respectées du reste du monde. C'est à ce prix que se maintenait l'unité, et que toutes les églises s'empressaient de reconnaître la suprématie du siége romain, défenseur de leurs priviléges. N'était-ce pas déjà un spectacle assez beau que cette unité dans la diversité, que cet accord de toutes les langues, chantant librement le même symbole, et convergeant toutes vers le même Christ, comme des rayons épars vers le même soleil? Pour ne s'être pas contenté de cette unité de dogmes, et avoir tendu à la centralisation des rites, on a étendu le schisme greco-slave sur toute une moitié de l'Europe. Le concile universel n'a plus été possible : et cependant il faut qu'il le redevienne. Par là seulement les problèmes religieux du slavisme seront résolus, et l'antagonisme terrible entre Rome et la Byzance des stepes pourra finir.

NOUVELLES.

Russie et Turquie.

L'hiver de 1850 veut laisser, en s'en allant, un long souvenir de lui dans l'Europe orientale. Constantinople a été cette année une cité hyperboréenne. L'Attique au printemps éternel s'est vue à plusieurs reprises ensevelie sous des avalanches de neige. Dans les vallées de l'Illyrie, il y a eu une telle température, que des compagnies entières de canonniers en marche y sont restées gelées sur leurs pièces. Si pareille chose est arrivée le long du Danube, qu'a-t-on dû éprouver dans la Russie septentrionale? Aussi rapporte-t-on qu'au Kamtchatka le gouverneur moscovite a dû abandonner sa citadelle de Tchevskoï, pour descendre à 100 pieds sous terre dans des chambres qu'il a fait creuser exprès, et disposer comme habitation pour 200 personnes, et où ne brille depuis six mois d'autre clarté que celle des lampes.

— La Turquie, débarrassée des réclamations austro-russes contre les révolutionnaires réfugiés sur son sol, élève à son tour des plaintes contre les abus de protectorat et les intrigues de la propagande du tsar, dans ses provinces slaves. C'est surtout du consul général à Belgrad, M. Levchin, que la Porte se plaint hautement auprès de l'ambassade russe. Celle-ci a, dit-on, désavoué son agent, en se réfugiant dans l'ignorance qu'elle lui attribue de la langue serbe, ce qui fait qu'on a jugé son intention par des paroles inexactes qui ne rendaient pas sa pensée. On voit par là combien la Russie craint la guerre; et combien est faible le parti qui soutient M. Levchin en Serbie.

— Il est certain que les Serbes résistent avec une rare fermeté à toutes les insinuations russes. Le plus intrépide et le plus populaire d'entre leurs généraux, Knitchanin, vient de refuser formellement de nouvelles décorations autrichiennes et russes, pour ne pas se compromettre aux yeux des siens.

Pologne.

On prétend que la Pologne russe est sur le point d'obtenir quelque légers adoucissements à son sort, au point de vue commercial. L'exportation des marchandises polonaises dans l'intérieur de l'empire, si longtemps interdite sous les peines les plus sévères, commence à rencontrer moins d'obstacles. Les passeports de commerce pour circuler à l'intérieur se délivrent également avec plus de facilité et à un prix moins vexatoire.

— Pendant que la Russie semble se radoucir envers les Polonais, la Prusse, au contraire, redouble de violence contre eux. Il suffit en Prusse d'être convaincu d'appartenir à la société dite *Liga polska*, pour être aussitôt déclaré inapte à tout emploi. D'après le *Czas*, les autorités à Pozen, comme à Bydgoszcz (Bromberg), ont invité tous les employés même communaux à faire rayer le plus tôt possible leurs noms des listes de la *Ligue*, sinon, au bout de huit jours de délai, leur destitution suivra.

— L'Université iagiellone de Cracovie vient d'être rouverte, et l'Autriche lui a restitué tous ceux de ses biens situés en Galicie, qui lui avaient été confisqués. Mais la Russie n'a encore opéré aucune restitution de ce genre, malgré que la plus grande partie des biens de cette université soient situés dans son empire. Le *Czas* combat à ce sujet, dans une longue série de feuilletons, le conseil russe d'administration du royaume de Pologne. Il lui reproche cette injuste détention du bien d'autrui; et prouve que dans tous les pays civilisés il y a des lois réglant les droits de propriété : et dans le cas où ces droits sont remis en doute, fût-ce même par le gouvernement, ce sont des tribunaux indépendants qui décident. La Russie ne se met-elle pas, par ce seul fait, en dehors du droit européen?

Autriche.

Tandis que les autres puissances absolutistes semblent prêtes à se désister de leurs mesures coercitives, l'Autriche, implacable, redouble de rigueurs envers ses peuples, à tel point que la *Gazeta varszavska* elle-même, organe du gouvernement russe à Varsovie, en exprime son étonnement et ajoute : « Il semble que l'Autriche n'a plus longtemps à jouir de la liberté de la presse : car on n'y entend parler que de nouvelles suspensions de journaux. Toutes les tendances politiques sans distinction y sont frappées chaque jour. Aucune nation, sous ce rapport, n'a le droit de se plaindre d'être sacrifiée à ses rivales. Les centralistes et les conservateurs maghyars, aussi bien que les fédéralistes tchekhs et iugo-slaves, partagent avec les organes de la démocratie allemande les mêmes persécutions. »

— L'anniversaire de la constitution du 4 mars a été célébrée à Vienne et dans les provinces avec une grande pompe officielle. Mais l'absence totale du peuple, et le silence affecté des journaux, se sont fait partout sentir de la manière la plus douloureuse pour le pouvoir, qui voit chaque jour augmenter plutôt que diminuer le nombre de ses ennemis.

Cyprien ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.